

LITTÉRATURE FRANÇAISE

17^{ème} siècle

2^{ème} année

Dr. Mostapha chams

La littérature française au XVIème siècle

La littérature française se développe dans un contexte de transformations à la fois variées et décisives. C'est un siècle de bouleversements culturels et scientifiques, le temps des Réformes religieuses, celui des grandes découvertes géographiques et astronomiques. La littérature française du XVIème siècle se caractérise par l'affirmation de la langue française en tant que langue littéraire au rayonnement important. C'est le siècle où la France se construit autour d'un pouvoir royal œuvrant à unifier la langue française. Surnommé « Père des Lettres », François Ier joue un rôle déterminant, protégeant savants, écrivains et artistes.

En effet, à cette époque de nombreux lettrés mettent en place les principaux genres de la littérature moderne en France. Réunis par la même langue avant 1550, les Français se déchirent violemment dans la seconde moitié du XVIème siècle car les guerres de religion par leurs massacres et complots font basculer le pays dans l'horreur et dans l'affaiblissement de la royauté. Malgré ce climat de guerre civile, la littérature continue de se développer.

Dans les deux camps des écrivains s'engagent. Parmi eux Agrippa d'Aubigné, côté protestant mène le combat aussi bien par l'épée que par l'écriture. Son œuvre Tragiques est un témoignage très engagé sur ces guerres fratricides notamment dans le Livre I

le poème Misères. Dans l'œuvre en général et dans le poème choisi Agrippa d'Aubigné dépeint avec fougue et intransigeance le tableau de la France déchirée par les guerres de religion.

Comment expliquer qu'un roi soit associé à la naissance de la littérature française, si brillante au XVIème siècle ? Qu'est-ce que la littérature française sous François 1er ? Comment évolue-t-elle après lui ? Quelle formation Agrippa d' Aubigné reçoit-il ? Quels traumatismes a-t-il vécu ? Que sont les Tragiques et pourquoi donne-t-il le nom de Misères à un de ces poèmes ?

1.1 : La littérature sous le règne de François 1er (1515-1547)

François 1er défend la langue française devenant langue officielle.

Le contexte est favorable au XVIème siècle. C'est l'époque de l'humanisme et du retour à l'Antiquité, aux langues antiques. Le latin et le grec supplantent le français largement. Mais pour François 1er, il est nécessaire de faire du français une langue moderne, valorisée, unifiée et donc étatisée afin de neutraliser les patois locaux du Moyen-Age. Sous l'effet de différents

bouleversements comme l'invention de l'imprimerie, la période de la Renaissance, la question de la fixation de la « langue du roi », le français se transforme rapidement face à la nécessité d'écrire les lois et de traduire la Bible.

De ce fait, les interventions royales rejettent le latin dans les arrêts de justice. Quand en 1539, par l'ordonnance de Villers-Cotterêts, François 1^{er} impose le français comme langue officielle exclusive de l'administration et du droit, il donne ainsi une impulsion décisive à une langue qui est déjà celle de la cour et de Paris. Le roi veut faire de la langue française le ciment culturel de son royaume mais aussi un vecteur d'identité autour duquel gravitent écrivains, poètes et artistes.

Aussi François 1er est-il en mesure de construire des lieux de l'identité française.

François 1er construit des institutions de la langue française

François 1er est le premier souverain français à offrir aux arts et à la littérature une place si grande. Aux humanistes il apporte une aide financière, des postes de professeurs et l'accès à des manuscrits antiques qu'il fait venir d'Italie et du Proche-Orient.

D'abord c'est le château de Blois et la bibliothèque royale en 1520. Né au château de Blois, Louis XII en fait sa demeure

principale. Sa fille Claude de France épouse en 1514 son cousin François d'Angoulême le futur François 1er. Quatre ans plus tard, celui-ci crée un grand « cabinet de livres » au château qu'il confie au poète de la Cour, Saint-Gelais. Suite au décès de la reine en 1524, François 1er part définitivement pour Fontainebleau. Il fait suivre sa bibliothèque réputée et fonde à partir d'elle la grande bibliothèque royale de Fontainebleau.

Le roi choisit des bibliothécaires compétents comme Petit, Lefèvre d'Etaples. Il cherche des manuscrits anciens. Il est certainement influencé par des humanistes comme Budé, spécialiste et traducteur de langues antiques, devenu intendant de la Bibliothèque royale. Le roi aime lire et écouter la lecture de romans et de livres historiques

mais également des auteurs antiques même dans ses nombreux déplacements. Les textes étrangers sont traduits en langue française avec obligatoirement un exemplaire à la bibliothèque royale.

L'objectif du roi c'est aussi de "mettre à la disposition et au service de tous" ces textes anciens. De nombreuses bibliothèques privées vont ainsi voir le jour à travers l'ensemble du royaume comme celle du président du Parlement.

Ensuite vient le collège royal en 1530. Mécène, François 1er collectionne manuscrits et livres. Toujours sous l'influence de Guillaume Budé, il crée en 1530 le corps des « Lecteurs Royaux » intégré dans le « Collège des trois langues » (hébreu, grec, latin) soit le

futur Collège royal puis Collège de France. Erasme et Rabelais apprécient cette initiative royale. Près de dix professeurs de formation humaniste et payés par le roi enseignent en français pour la première fois.

Outre le grec et l'hébreu sont enseignés le droit français, le latin, les mathématiques et la médecine. Le collège devient rapidement un lieu de très grande réputation. D'ailleurs sa devise était est *Docet omnia* (« il enseigne tout »).

Le collège des lecteurs royaux permet de contrecarrer l'influence conservatrice de l'université de la Sorbonne créée au Moyen-Age et où les professeurs enseignent en latin. Enfin c'est l'imprimerie royale en

1531. François 1er favorise le développement de l'imprimerie en France et fonde l'Imprimerie royale en 1531 dans laquelle travaillent des imprimeurs de renommée comme Robert Estienne.

L'imprimerie royale est réputée pour ses caractères antiques (grec, hébreu et latin). Grâce à François 1er, les imprimeries françaises se perfectionnent. Les progrès de l'imprimerie favorisent la publication d'un nombre croissant de livres religieux, politiques, scientifiques et culturels. François 1er par sa volonté de renforcer l'unité de son royaume par une même langue favorise la naissance d'une littérature ...bien française.

Quelles sont les particularités de cette littérature naissante sous François 1er ?

La littérature française du XVIème siècle est marquée par l'établissement de la langue française comme une grande langue littéraire et par d'importants créateurs qui fondent les principaux genres de la littérature moderne en France. Parmi ces créateurs il faut noter François Rabelais pour la prose narrative, Pierre de Ronsard et Joachim du Bellay pour la poésie, Michel de Montaigne pour la littérature. Tous ces créateurs ont pour thèmes le bonheur et la beauté. C'est le bonheur trouvé dans un lieu imaginaire, vécu auprès de la nature, formé par une éducation humaniste.

Ainsi la littérature du XVIème siècle est-elle divisée en trois tendances, l'humaniste, la courtoise et l'engagée. Les contes continuent la tradition médiévale en traitant de la morale, de la religion et du savoir. Ils rappellent les fabliaux et proposent des récits invraisemblables. Des pointes satiriques peuvent s'adresser aux membres du clergé et de la justice. Les nouvelles, introduites en France grâce à l'imitation de Boccace, se composent de récits généralement brefs, dramatiques avec peu de personnages. Au XVIe siècle c'est Marguerite de Navarre (1492-1549), sœur de François 1er qui excelle dans ce genre.

Dans *L'Heptaméron* elle décrit des situations simples et contemporaines, déjà un début de la réflexion psychologique en

littérature avec une intrigue amoureuse et des personnages réels.

François 1er, au centre de cette nouvelle littérature mécène de Claude Chappuys

François 1er, finance également les créations de poètes français tels que Claude Chappuys et Clément Marot. Fêré d'art et de belles lettres, François 1er s'essaie lui-même à la composition de poèmes. Sous son règne la poésie s'émancipe de la rhétorique traditionnelle. Les écrivains de l'époque servent la propagande royale à travers des écrits nouveaux.

François Rabelais (*Pantagruel* 1532, *Gargantua* 1534), homme d'Église et médecin,

domine son siècle notamment par ses romans. Il reprend les légendes d'une famille de géants et, à travers les aventures de ses personnages Gargantua et Pantagruel dans cinq livres, exprime ses idées humanistes associées au bonheur, à la guerre, à l'Église, à l'éducation, à la politique d'un roi et à l'ordre social. Son idée principale se résume à la raison et aux capacités de l'homme. Ses géants ouverts et sensés sont avides de savoir, en quête permanente de la vérité et contre toute intolérance religieuse et politique.

Rabelais utilise plusieurs styles comme l'allégorie, la caricature toujours avec le rire, donc du bonheur, pour faire passer ses idées humanistes appréciées par le roi d'autant plus

que Rabelais excelle dans l'art de l'écriture en langue française.

Clément Marot (1496-1544) est le protégé de Marguerite de Navarre, sœur de François 1er, il en est d'ailleurs le valet de chambre. Sa protectrice a pour fille Jeanne d'Albret et pour petit-fils le futur Henri IV. Connue pour être une des premières femmes de lettres françaises, Marguerite de Navarre a un rôle de protectrice des lettres et son œuvre maîtresse reste *l'Heptaméron*. Marot est également le poète officiel de la cour, célèbre par ses épîtres écrites en décasyllabes parfaites. Il a su s'attirer les faveurs du roi afin d'en obtenir protection et pensions. Ses épîtres les plus fameuses sont «Épître au roy pour le délivrer de prison», «Épître au roy

pour avoir été dérobé», «Épistre au roy, du temps de son exil à Ferrare».

Voici quelques extraits « En m'ébattant je fais rondeaux en rime, Et en rimant bien souvent je m'enrime ». Mais Marot est un indépendant en religion, attaché à l'homme libre. Favorable aux idées de la Réforme qui lui coûtent deux fois la prison puis l'exil en Suisse et en Italie.

Bonaventure des Périers (1510-1544), auteur à qui l'on *doit les Nouvelles Récréations et Joyeux Devis* a une formation d'humaniste, collabore à la traduction de la Bible et travaille avec Étienne Dolet. En 1536, il entre au service de Marguerite de Navarre

en tant que valet de chambre en remplacement de Marot.

En 1544 paraît un *Recueil des Œuvres de feu Bonaventure des Périers*. Il parle des femmes avec une image globalement négative, le bas clergé est caricaturé jusqu'à ignorer le latin, les animaux, etc.. Ses histoires comiques ont pour but essentiel de divertir l'esprit voire de le guérir. Son œuvre s'exprime toujours dans une tradition orale médiévale mais en français, une nouveauté car la lecture silencieuse et personnelle n'existe pas encore.

A la mort de François 1er en 1547, la littérature française est riche en créateurs et en productions. Comment l'humanisme, base essentielle, se poursuit dans la seconde moitié du XVIème siècle ?

1.2 : La littérature et les guerres de religions

Un contexte en évolution : de la plénitude aux incertitudes

Le contexte d'un « beau XVIème siècle » a changé, c'est l'époque de crises politiques, de luttes religieuses et de troubles sociaux. En effet, les bouleversements religieux au cœur de la Chrétienté sont déterminants. D'abord Humanisme et Réforme se retrouvent dans le retour au texte, la réflexion critique et le libre examen. La volonté de François 1er de faire du français le ciment de l'unité nationale se

poursuit après lui car les questions théologiques se font en français dans un contexte d'oppositions dogmatiques entre catholiques et protestants aboutissant à un climat de guerre civile. Désormais les paroles et les écrits sont en français, elle est devenue la langue unitaire du royaume même si le peuple est divisé.

Par exemple Blaise de Monluc, chef des armées catholiques pendant les guerres de religion a écrit *Commentaires* publiés en 1592 après sa mort. Ecrits en français ils constituent des mémoires précieuses pour les historiens.

L'impulsion de la Pléiade dans la littérature française est sur tout dans le XVIème siècle. Pierre de Ronsard emprunte

ce nom à la mythologie grecque. C'est le nom donné à un groupe de sept poètes en référence aux sept filles d'Atlas formant une constellation suite à leur métamorphose en étoiles. Déjà dans l'Antiquité le mot désignait des penseurs ou poètes nommés les Sept Sages.

Ronsard a choisi ce nom parce qu'il voulait donner à la poésie française le même prestige. Donc « illustrer » dans le sens donner du prestige, du rayonnement du lustre de la tradition antique. C'est en même se mettre à distance du latin comme langue sacré. Une affirmation de la langue française contemporaine et de la construction de l'Etat français sous la forme monarchique.

Ainsi s'explique l'apparition des poètes de cour au service du roi. Le mot Pléiade

n'apparaît qu'en 1556, auparavant on utilisait Brigade ou la nouvelle école poétique du héros de la mythologie grecque.

Au XVI^e siècle la poésie lyrique occupe de loin la première place avec le rôle majeur joué par la Pléiade, un groupe de poètes humanistes désirant égaler les auteurs latins en versifiant en français. Il réunit sept personnes dont Pierre de Ronsard et Joachim du Bellay. En effet, constatant la pauvreté du français, ils l'enrichissent avec des mots venant du latin. À la demande de François I^{er}, ils participent au développement et à la standardisation de la langue française.

Ainsi en 1549 un manifeste est publié, *Défense et Illustration de la langue française*, écrit par du Bellay. Il donne les principes esthétiques du groupe d'humanistes formant

la Pléiade. Ces principes sont nouveaux par rapport au Moyen Âge et variés. En effet la langue poétique nationale s'enrichit par des emprunts aux dialectes ou aux langues antiques et étrangères, par la création de mots nouveaux, par l'imitation des Anciens et des Italiens. Les objectifs sont d'arriver à créer une poésie française raffinée, de faire aussi bien que les poètes latins mais en langue française. C'est encore un moyen de renforcer la langue nationale et cela ne peut que plaire au roi, qui meurt en 1547.

Parmi les membres du groupe de la Pléiade, Pierre de Ronsard (1524-1586) est le plus important poète de cour qui connaît la gloire de son vivant. A l'origine de quatre grandes formes - l'ode, le sonnet, l'hymne et le discours - il s'inspire des poètes antiques et

italiens puis il se forge un style très personnel où il met en valeur la beauté et la moralité parfaites. Ses muses, des femmes pour l'essentiel, s'expriment dans des poèmes qui leur sont dédiés et qui sont devenus célèbres tels que *les Amours de Cassandre* en 1552 et *les Sonnets pour Hélène* en 1578.

Le poète Joachim du Bellay (v.1522-1560) issu d'une famille renommée ayant fourni cardinaux et évêques, est l'auteur du manifeste *Défense et illustration de la langue française* écrit en 1549. Son lyrisme profond et vrai se traduit à travers quelques thèmes comme la force destructrice du temps, la beauté et la gloire du passé, la nostalgie pour son pays et l'admiration de la nature. La sincérité est le trait caractéristique de sa poésie qu'illustrent *les Antiquités de Rome* et *Les Regrets* (1558). La poésie engagée et

philosophique est présente au XVIème siècle. Les querelles dogmatiques dominent dans la seconde moitié du siècle et se retrouvent dans des poèmes.

Le bonheur et le rire sont remplacés par la tragédie et la gravité comme dans *les Hymnes* (1555-1556), *Discours sur les misères de ce temps* (1562), ou *la Franciade* (1572, inachevée), qui sont des œuvres de Ronsard le catholique ou *les Tragiques* du protestant Théodore Agrippa d'Aubigné (1552-1630).

Michel de Montaigne (1533-1592) est un écrivain et philosophe. Pour lui les querelles dogmatiques entre catholiques et protestants sont inutiles. Son œuvre déterminante, *Les*

Essais, place l'homme au cœur de la réflexion et de la raison. C'est la nouvelle génération d'humanistes qui affirme de nouveaux droits comme celui de la conscience individuelle, celui du respect des hommes celui de la liberté. Partant de lui, Montaigne réfléchit et donne des jugements sur tout ce qui concerne l'homme et les hommes au quotidien. Ses thèmes sont vastes, la vie et la mort, l'objectivité de certaines sciences, la compréhension du monde, la religion, l'amitié, l'éducation, les voyages, les affaires, la politique. Son humanisme est différent de celui de Rabelais. Point de bonheur et de rire mais des doutes sur l'homme.

Quant à ses idées politiques, il est pour l'entière soumission au pouvoir du roi. La

qualité essentielle de Montaigne c'est sa finesse pour décrire l'homme de la deuxième moitié du XVIème siècle, un homme devenu bien différent de la première moitié du siècle.

Jean de Léry (1536-1613) est un cordonnier d'origine modeste et de religion protestante, qui, en 1555 sous le règne d'Henri II, participe à une expédition française pour installer une colonie au Brésil et où les protestants français pourraient exercer librement leur religion. À cette occasion, il partage pendant quelque temps la vie des indiens Tupinambas. Vingt ans après son retour en France, il publie le récit de son voyage. Le récit de l'expédition, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, a été écrit en 1578 en pleines guerres de religion en France. Son récit, représentatif de

l'humanisme de la Renaissance c'est-à-dire rapporter le vrai en tant que témoin, est déjà scientifique et précurseur des ethnologues.

Le thème central est un dialogue entre Léry et les Indiens montrant le mode de pensée des humanistes. Cela se remarque par l'ouverture d'esprit, l'effort de comprendre l'autre pourtant bien différent au prime abord. C'est aussi par le respect de l'autre en l'écoutant et en cherchant à le comprendre. Jean de Léry met bien en valeur la raison habitée par tous les hommes quelle que soit leur origine culturelle, ici un Européen et un Indien. Ce que Descartes exprime un siècle plus tard dans le *Discours de la méthode* : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée [...] La puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est

proprement ce qu'on nomme le bon sens, ou la raison, ... ».

En 1572, après le massacre de la Saint-Barthélemy il se réfugie à Sancerre assiégée ensuite par les catholiques. Il est témoin d'une scène où un couple affamé mange son enfant. Il ne peut que comparer avec les pratiques cannibales vues au Brésil. D'ailleurs Léry publie en 1574 *Histoire mémorable du siège de Sancerre*. Léry a inspiré Montaigne et le grand ethnologue du XXIème siècle Lévi-Strauss le reconnaît en tant que premier ethnologue.

En 1577 Agrippa d'Aubigné (1552- 1630) commence la rédaction des *Tragiques*, son œuvre la plus célèbre qui est un violent réquisitoire contre les persécutions subies par

les protestants. Né dans une famille protestante, il est un protestant farouche suite à la mort de son père dans un combat contre des catholiques. Il doit partir pour la Suisse en 1620 où il meurt dix ans plus tard. *Les Tragiques* sont une épopée composée de sept livres dont certains titres sont évocateurs « Misères », « Les Feux », « les Fers », « Vengeances », « Jugement ». Ils parlent de patrie déchirée, de persécutions, de massacres sur à peu près mille vers. Dans le poème engagé « Misères », extrait du Livre I, Agrippa d'Aubigné rend compte d'une France déchirée par les guerres civiles, caractérisées par la violence religieuse entre protestants et catholiques. C'est un paradoxe de constater que les Français sont au maximum dans leur division alors que les écrits concernant ce contexte sont dans la langue unitaire. Agrippa

d 'Aubigné l'exprime « Je veux peindre la France une mère affligée, Qui est, entre ses bras, de deux enfants chargée... ».

Esau représente les catholiques qui ont la domination sur le christianisme « ce voleur acharné, cet Esau malheureux, Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux... ». Jacob représente les protestants qui veulent leur indépendance « Mais son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshui, Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui, À la fin se défend, et sa juste colère Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère... ». Agrippa d 'Aubigné exprime l'incapacité qu'à la France de régler ce conflit fratricide « Vous avez, félons, ensanglanté Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ; Or vivez de venin,

sanglante géniture, Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture ! ».

Cette œuvre se rattache à l'épopée avec un héros, ici les protestants qui par des exploits ou des sacrifices représentent le Bien : par opposition aux catholiques représentant le Mal. Une épopée protestante qui est comparée à celle des chrétiens au temps de leurs persécutions par les Romains encore païens mais aussi à celle des juifs.

Pour Agrippa d'Aubigné, les protestants sacrifiés et vaincus sont victorieux tandis que les catholiques triomphants sont perdants, condamnés par Dieu. Cette quarantaine d'années de guerres de religion influence la littérature française de la fin du XVIème et du

tout début du XVIIème siècle. L'humanisme du bonheur et du rire a laissé la place à celui du malheur et du doute.

La notion de littérature ne prend son sens moderne qu'à la fin du XVIIème siècle. Au siècle précédent débute la séparation entre les lettres et les sciences. La critique littéraire ainsi que les genres, se codifient, la production, variée au XVIème siècle, permet l'élaboration d'une langue française expressive et riche notamment sous François 1er. La littérature française surmonte les guerres de religions puisqu'au siècle suivant le bien parler est une préoccupation de la Cour, de Paris et des provinciaux. Au XVIIème siècle Richelieu crée l'Imprimerie royale et l'Académie française mettant en place une

orthographe officielle. Puis la langue s'est codifiée avec Malherbe et Vaugelas.

Cent ans après Villers-Cotterêts le français rayonne en tant que langue diplomatique internationale et dans toutes les cours européennes. Dans la seconde moitié du XIXème siècle le français s'impose comme la langue obligatoire d'enseignement avec les lois de Jules Ferry en 1880. Des dictionnaires de plus en plus importants apparaissent comme le Larousse, le Grand dictionnaire universel en 17 volumes en 1865, puis le Dictionnaire de la langue française de Littré en 1872.

Au XVIème siècle la littérature française se développe dans un contexte européen de profonds bouleversements religieux, scientifiques et artistiques. C'est le temps de l'Humanisme, celui de la Renaissance et celui des Réformes religieuses. C'est le temps aussi de profonds bouleversements scientifiques résultats des grandes découvertes géographiques et astronomiques commencées à la fin du XVème siècle, se

poursuivant au XVIème pour ne s'achever qu'au XIXème siècle.

Si les Valois ont un rôle déterminant dans l'affirmation de l'Etat français, ils permettent également à la littérature d'être brillante surtout dans la première partie du siècle. Or un évènement politico-religieux extrêmement grave se développe progressivement dans ce « beau XVIème siècle ». Accentuée par les nombreuses publications possibles grâce à la toute récente imprimerie, la Réforme protestante, partie d'Allemagne avec Luther et reprise en France par Calvin, divise progressivement la société du peuple jusqu'à la Cour, écrivains et poètes compris.

Qu'est-ce qui permet de dire alors qu'Agrippa d'Aubigné en écrivant les

Tragiques, est un bon témoin de son temps représentant un aspect important de la littérature française dans la seconde moitié du XVIème siècle ? Dans quel contexte unique ?

Agrippa d'Aubigné dans son temps

2.1 : Quelle formation a reçu Agrippa d'Aubigné ?

Un humaniste de formation exceptionnelle

Quand Théodore- Agrippa d'Aubigné naît en 1552, le mouvement humaniste est à son apogée avec des écrivains de renommée comme Montaigne et Rabelais en France, More en Angleterre et Erasme en Hollande. Une philosophie qui place l'homme et les valeurs humaines au centre de la pensée, l'humanisme se caractérise par un retour aux textes antiques écrits. Le terme latin *humanitas*, « nature humaine », lui-même

dérivé de *homo*, « homme », désigne sous le nom d'humanisme, la nouvelle façon de penser et de voir le monde, ce qui n'est pas sans contradiction avec la culture médiévale où la religion qui encadrait pensées et gestes de l'homme. De ce fait la théologie consacrée à la connaissance de Dieu, dominait totalement dans les mains de l'Eglise.

Le mot *humaniste* apparaît en Europe occidentale au XVIe siècle, vers 1539. Il désigne les érudits qui, au-delà du latin, la langue commune à toutes les personnes instruites à l'époque, étudient les autres langues de l'Antiquité, le grec et l'hébreu. Ainsi l'humanisme a pour centre de ses préoccupations « l'homme », sa place centrale, sa situation et sa destinée.

En effet, en 1556, Jean d'Aubigné place dès l'âge de quatre ans son fils Théodore-Agrippa chez un précepteur Jean Cottin de Paris, un huguenot fanatique enseignant en quatre langues à la fois mais qui meurt sur le bûcher en 1560 à Rouen.

Catholique à la naissance de son fils, Jean d'Aubigné devient huguenot deux ans plus tard. Agrippa d'Aubigné (car finalement c'est le prénom qui l'accompagne dans sa vie et non le premier prénom Théodore), « est donc très tôt entouré de présences masculines avec sévérité et froideur, consacré à l'étude, d'une sensibilité secrète et hanté par sa mère disparue ». Il connaît une enfance « précocement studieuse » en apprenant les mathématiques, l'hébreu, le latin, le grec. Déjà à sept ans il traduit Virgile. Jusqu'à l'âge de

seize ans il poursuit ses études d'abord à Paris en 1562 avec l'éducateur Béroalde, humaniste et huguenot, l'un des maîtres les plus renommés du quartier Latin. La situation politique et religieuse explosive les oblige trois mois plus tard de quitter la ville notamment suite à l'affaire de Vassy en mars, à l'origine de la première guerre de religion. Orphelin à onze ans Agrippa d'Aubigné est sous la responsabilité d'un tuteur et part deux ans plus tard à Genève sur les conseils de Béroalde.

Il rencontre Théodore de Bèze ayant connu son père puis retourne en Saintonge en 1566 sa région d'origine. Au siège d'Orléans en 1568 il commence à avoir la passion de la guerre et commence à seize ans une carrière au service du parti protestant. C'est l'époque

où se suivent les deuxièmes et troisièmes guerres de religion.

Agrippa d'Aubigné, avec une solide formation humaniste dans la seconde moitié du XVIème siècle, est un témoin engagé dans cette période déchirée par les guerres civiles entre les catholiques et les protestants. Il met sa vie et son œuvre à la Cause protestante.

Un ardent défenseur de la Cause protestante

A la naissance de Théodore-Agrippa d'Aubigné un autre mouvement se développe. L'Eglise connaît son plus grand schisme avec la Réforme protestante. Le conflit religieux prend des proportions dramatiques pendant la

seconde moitié de « ce beau XVIème siècle ». Déjà sous François 1^{er} des persécutions à l'encontre des protestants ont commencé. Elles se poursuivent avec Henri II car la Réforme protestante progresse, 1557 étant un tournant dans l'évolution du conflit religieux. Des nobles de haut rang y adhèrent comme Antoine de Navarre, le père d'Henri de Navarre le futur Henri IV, et son frère le prince de Condé. Le mouvement s'étend à des membres de la Cour.

Les premières églises réformées et d'un premier synode protestant voient le jour. Si Henri II échappe à une tentative d'assassinat, pour le pouvoir et les catholiques intransigeants c'est la preuve que le parti protestant veut détruire le souverain catholique, qui meurt peu après suite à un

tournoi. Cela n'est pas sans conséquences sur la littérature française. Après lui, la poésie française se diversifie. Les poètes prennent parti dans le conflit religieux divisant le royaume. En effet, beaucoup d'humanistes sont gagnés par le protestantisme, religion essentiellement développée dans les villes. Maîtrisant parfaitement les langues anciennes et les auteurs dans leur langue, d'Aubigné défend férocement la Cause en utilisant à bon escient des passages bibliques, puisque la Bible étant le livre des protestants. Comme l'exprime Janine Garrisson « Le huguenot a intégré totalement les dogmes de la prédestination et du salut par la foi ».

Agrippa d'Aubigné comprend bien sa relation avec Dieu et il se dresse facilement devant les « méchants » les catholiques. Les

réformés savent que le bonheur n'est pas parfait et qu'au quotidien il y a « infirmités, blessures, haines, querelles, angoisses ... » écrit d'Aubigné dans *Méditation sur le Psaume XXVI*. Pour les protestants, le livre est l'instrument nécessaire où ils trouvent les règles d'une vie conforme aux exigences de Dieu. D'ailleurs pendant longtemps dans les familles protestantes les enfants portaient des prénoms bibliques David, Samuel, Jacob, Esaii... les prénoms des jumeaux dans *Misères*.

Mais le poète puise aussi son inspiration également chez les Latins qui l'ont formé à la rhétorique. Agrippa d'Aubigné écrit le *Printemps*. « Le latin est une langue qui se prête aux effets contrastés du heurt des mots » précise Madeleine Lazard. Il s'inscrit dans la

poésie ronsardienne en s'inspirant de la nouveauté de la Pléiade, celle d'introduire en France les thèmes de Pétrarque. Pétrarque au XIVème siècle est un érudit, poète et humaniste italien comptant parmi les premiers grands auteurs de la littérature italienne. Il est célèbre pour la perfection de sa poésie qui met en vers son amour pour Laure. Sa renommée et son influence tant stylistique que linguistique tiennent uniquement à un volume, Canzoniere. Dans ce poème, Agrippa d'Aubigné ne se positionne pas seulement en victime avec ses thèmes sur la souffrance, l'idéalisation de la dame, froide, inaccessible, cruelle dans Hécatombe à Diane, c'est également un poète-soldat « à la fureur ardente et desreglée ».

Un poète-soldat hors du commun

En effet, son engagement volontaire à seize ans dans la guerre lui ouvre une carrière militaire brillante, et, gravissant les échelons il arrive au grade de maréchal de camp, l'équivalent actuellement de général de brigade. Il participe à plusieurs grandes batailles rangées comme Jarnac, la Roche-Abeille, Coutras et à des sièges importants, Paris 1590 et Rouen 1591. S'étant initié aux pratiques de la guérilla, il en devient un maître incomparable dans la forme de

combat la plus fréquente dans ce type d'hostilités. Par exemple il savait préparer une embuscade, ou attaquer de nuit. Il possédait l'art de battre la campagne sans être vu.

« Il a passionnément aimé cette guerre multiforme et raconter les guerres qui l'amène à retracer aussi la destinée exceptionnelle d'un prince, Henri de Navarre, devenu le chef d'un parti en danger d'extermination » précise André Thierry.

Puis Agrippa d'Aubigné devient l'écuyer d'Henri de Navarre en 1573 à la fin de la quatrième de guerre de religion. Il vit à la cour des Valois. Henri de Navarre étant marié à la fille de Catherine de Médicis, ce dernier est étroitement surveillé et même considéré

comme prisonnier. D'Aubigné l'accompagne et mène une existence oisive jusqu'en 1577. Il sert aussi dans l'armée catholique mais comme il ne doit pas prêter serment, il peut sans reproche laisser penser à ses ennemis ce qu'ils voulaient. Ici se retrouve le choix entre l'interdit et l'autorisé. Le conflit se rallume dans l'ouest et dans le sud du royaume en 1574 début de la cinquième guerre de religion. Bien vu par les Grands, Agrippa d'Aubigné se lie avec les plus grands littéraires de son temps dont Ronsard et Jodelle qu'il admire.

Mais d'Aubigné garde son objectif celui de faire évader Henri de Navarre. Il le réalise, l'année de la convocation des Etats généraux à Blois de mai à mars 1577. C'est aussi l'année de la capitulation des réformés de la Rochelle

et de Sancerre. Sancerre tristement renommée par l'épreuve de la famine et du cannibalisme qui s'en suit, et que Jean de Léry compare aux pratiques indiennes constatées au Brésil. Agrippa d'Aubigné est d'ailleurs très affecté du martyre de Sancerre. Mais il sert fidèlement un « roi-soldat » et il « est persuadé d'avoir été choisi par Dieu pour être la conscience huguenote de Navarre », car, outre l'évasion, il lui a sauvé deux fois la vie. 1577, c'est également les débuts des *Tragiques* prolongeant par la plume le combat par l'épée du « violent partisan ».

Le poète-soldat commence une œuvre engagée au service d'une cause, celle de la Cause protestante. Sensibilisé à l'âge de huit ans à Amboise il respecte sa promesse imposée par son père lui-même engagé.

Humaniste, défenseur ardent de la Cause, poète-soldat, Agrippa d'Aubigné apparaît un personnage hors du commun. Comment en est-il arrivé là ?

2.2 : Un contexte unique dans le royaume de France et la convergence de différents traumatismes en font un auteur engagé

D'abord quel est le contexte unique ?

Dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle, le royaume de France est ravagé par les guerres de religion une série de huit conflits où se sont violemment opposés catholiques et protestants, appelés aussi huguenots. Cette terrible guerre civile commence en 1562 après le massacre de Vassy ou Wassy, début de la première guerre 1562-1563, suivie de la seconde guerre 1567-1568 lorsque le prince de Condé, protestant,

tente de s'emparer de la famille royale par la force pour " la libérer des influences étrangères néfastes ".

La troisième guerre s'enchaîne suite à la tentative des catholiques d'enlever à leur tour les chefs protestants, le prince de Condé et l'amiral de Coligny. Pendant les festivités qui suivent le mariage de Marguerite de Valois avec le roi de Navarre, l'amiral est victime d'une tentative d'assassinat. Le roi prend la décision de faire exécuter les chefs huguenots. Ainsi commence le massacre de la Saint-Barthélemy à Paris, début de la quatrième guerre de religion (1572-1573), tournant important dans le conflit. Le culte protestant est interdit et les Réformés sont forcés à se convertir. Le massacre de la Saint-Barthélemy a creusé un fossé entre le

pouvoir royal et les protestants. Ces derniers s'organisent constituant l'Union des protestants du Midi, véritable gouvernement parallèle, levant des impôts, possédant ses États élus par les fidèles, établissant un programme de négociation avec le roi et possédant sa propre organisation militaire.

Ce qui provoque la cinquième guerre de religion 1574-1576, suivie de la sixième mai 1577-septembre 1577. Isolé, le roi réunit les États généraux à Blois. Mais la huitième et dernière guerre de religion commence en 1585 car Henri III, sans succession, a choisi comme successeur légitime le chef du parti protestant Henri de Navarre. Des catholiques refusent formant une Ligue menée par le duc de Guise. Ce dernier acclamé par le peuple

de Paris, humilie le roi, qui, profitant de la réunion des États généraux à Blois le fait assassiner ainsi que son frère le cardinal de Lorraine en 1588.

Dans ce contexte unique, la vie d'Agrippa d'Aubigné s'échelonne de 1552 à 1630 «Une vie entre deux siècles ».

Comment ce contexte unique explique des traumatismes familiaux ?

D'une part, son père est roturier, juge à Pons en Saintonge et originaire d'une famille de tanneurs-cordonniers de Loudun. Sa mère appartient à la petite noblesse. Théodore-Agrippa d'Aubigné naît le 8 février

1552, est déjà marqué douloureusement par un « Baptême de sang dès sa naissance » écrit Frank Lestringant qui rajoute « une vie hantée par la mort dès sa naissance » tandis que Madeleine Lazard parle « d'enfanté avec peine ». En effet les deux auteurs reprennent la définition d'Agrippa *aegre parlus*, « celui qui a été engendré dans la douleur ».

Rien de plus horrible de savoir que sa naissance difficile cause la mort de sa mère à la demande de son père, le choix étant à faire entre la mère et le nouveau-né d'après les propositions des médecins... Agrippa d'Aubigné toute sa vie se débat avec cette obsession de la mort, perturbé enfant par ce « rêve étrange d'une femme blanche et froide penchée sur son lit » image qui se retrouve dans ses écrits quand il mentionne l' «

obsession de la mère sanglante et déchirée ». Son père encore catholique à sa naissance devient protestant vers ses deux ans.

D'autre part, en 1560 son enfance est traversée par les horreurs de la guerre, par l'« horreur des discordes civiles brutalement révélée ». Agé de huit ans et de passage à Amboise avec son père, (qui aurait participé d'ailleurs à ce complot) il voit les corps pendus, les têtes coupées et exposés de protestants arrêtés et exécutés. Ils sont accusés d'avoir tenté d'enlever le roi pour le soustraire aux catholiques influents. Son père lui fait jurer vengeance et de défendre la Cause protestante et qu'il aura une malédiction s'il ne le fait pas.

Or cela est en contradiction avec ses études humanistes qu'il en train de recevoir. Lequel des deux impératifs servir, le devoir de soumission ou le devoir de révolte ? « Une instabilité tragique pour Agrippa qui hantera sa vie, son œuvre » précise Frank Lestringant. Car vengeance et rébellion contre le pouvoir légitime c'est aller à l'encontre de l'obéissance. D'Aubigné a étudié la conduite exemplaire de Socrate dans *Criton* écrit par Platon.

C'est une conversation entre Socrate et son disciple Criton, avec pour sujet le devoir. Ce dernier tente de le convaincre de s'échapper de la prison où il est condamné à mort. Socrate refuse, imaginant ce que lui diraient les lois s'il les violait en s'échappant. Ainsi cette contradiction accompagne Agrippa

d'Aubigné toute sa vie. Enfin en 1583 Agrippa d'Aubigné est châtelain et gouverneur de la place de Mallezais, vivant sans faste au château de Mursay.

Marié à Suzanne de Lezay, il a cinq enfants, trois garçons et deux filles. C'est douze ans de bonheur jusqu'à la mort de Suzanne en 1595. Il en éprouve un énorme chagrin, souffrant cruellement de la mort de ses deux fils par la suite. Le seul garçon Constant, précoce, recevra des études solides avec des précepteurs réputés. Mais Constant, plus tard, est source d'énormes soucis.

Gagné au catholicisme, il intrigue, joue et se ruine tout en menant une vie dissolue. Sa fille, et petite-fille d'Agrippa, devient par la suite marquise de Maintenon, favorite de

Louis XIV, pour une large part à la révocation de l'édit de Nantes en 1685 ! Mais le poète connaît également d'autres déchirements.

Pourquoi ce contexte unique provoque des traumatismes guerriers et sentimentaux ?

Comme l'intitule Madeleine Lazard dans un chapitre « Un printemps de péchés : premières armes, premières amours », quelles sont les « premières armes » ?

La paix de Longjumeau en 1568 met fin à la deuxième guerre de religion ce qui n'enlève pas la méfiance aux protestants. La reprise des massacres fait dix mille victimes en trois mois. 1568, année tournant pour cet adolescent de seize ans, mais était-il un adolescent à l'époque, vu son vécu et sa

formation? Condé et Coligny se trouvent à la Rochelle, citadelle du protestantisme et Agrippa se lie avec les soldats, commence à faire ses armes, étant originaire de la région. Agrippa s'initie aux combats pendant la troisième guerre de religion. Il apprécie son indépendance, fier de ses premiers exploits.

Il assiste au siège d'Angoulême en octobre 1568, celui de Pons où les protestants gagnent. Agrippa tue sans remords. Pourtant absent à la bataille de Moncontour « une grande boucherie » dit Etienne Pasquier avec dix mille protestants morts, Agrippa connaît une crise morale très profonde. En effet ressurgit la contradiction qui le poursuit entre devoir de soumission et devoir de révolte. Comment tuer pour la défense de sa foi ? C'est la contradiction entre le métier de soldat

avec massacres, meurtres, pillages, tortures au quotidien et les exigences du christianisme au nom duquel il les commet. Il est fort tourmenté et que Madeleine Lazard traduit par « au calviniste qui se sait élu par Dieu mais demeure pécheur, il craint la damnation et doit se confesser sans cesse de ses péchés »

La paix de Saint Germain en août 1570 met fin aux « troisièmes troubles ». L'accord de places de sûreté est donné aux garnisons protestantes avec notamment la Rochelle, Cognac, Montauban. Agrippa d'Aubigné capitaine à dix-huit ans, connaît une période calme aussi il en profite pour traduire les *Géorgiques* de Virgile, le latin étant sa seconde langue. *Géorgiques* vient du grec « gè, terre », et « ergon, travail ». L'ouvrage se présente comme un traité sur l'agriculture.

Virgile veut remettre en honneur l'agriculture abandonnée pendant les guerres civiles et ramener ainsi ses compatriotes à la simplicité des mœurs de leurs ancêtres. Ecrit entre 36 et 29 avant J.-C., le poème se compose de quatre chants, la culture de la terre, celle des arbres et de la vigne, le soin des troupeaux et l'élevage des abeilles.

Les *Géorgiques* se composent au total de 2500 vers. Cela n'est peut-être pas anodin pour d'Aubigné de traduire cette œuvre à ce moment-là parce qu'il est un témoin direct des désastres provoqués par ces guerres fratricides dans les campagnes du royaume de France.

Ainsi dans cette période de répit, Agrippa connaît une aventure amoureuse entre 1571 et 1573. Sa propriété se situe près du château

de Talcy, propriété de Salviati apparenté aux Médicis. Lorsque d'Aubigné rencontre Diane de Salviati dont la tante Cassandre a été chantée par Ronsard, c'est l'émoi.

Le 21 août 1572, Agrippa est présent à Paris, se battant en duel près de la place Maubert, servant de second à un ami et blessant un sergent par un coup d'épée. Mais une ordonnance royale du 7 juillet interdisait toutes querelles pendant les fêtes des noces princières entre Henri de Navarre et Marguerite de Valois, noces qui se sont déroulées le 18 août. Obligé de quitter Paris, il évite la Saint Barthélémy de justesse, une « épouvantable tuerie » de trois jours et faisant au moins trois mille victimes, tuerie racontée dans l' « *Histoire universelle* ».

Grièvement blessé lors d'une agression en Beauce, il se cache au château de Talcy, soigné par Diane. En sortant du coma, il a une vision de poète et de prophète, une mission d'utiliser « son bras droit aux vengeances de Dieu » et « ne chanter que Dieu ». De cette vision sortiront les « *Tragiques* ».

En effet l'assassinat de Coligny ainsi que la cruauté des massacres dans les rues et dans les habitations pendant la Saint Barthélémy, l'ont profondément traumatisé. Ce massacre « hantera toujours » Agrippa, des milliers de protestants « passés au fil de l'épée, tués à coup d'arquebuses, jetés dans la Seine rouge de sang et charriant des cadavres » mentionne Madeleine Lazard.

La Saint Barthélémy gagne les autres villes du royaume et notamment celles de la vallée de la Loire, proches de chez lui. A ce traumatisme guerrier s'enchaîne celui du cœur. Car c'est un amour impossible, Diane catholique connaît les actions d'Agrippa. La rupture de l'idylle est inévitable déclenchant chez le poète une crise de désespoir. Il en ressent une cruelle souffrance, il tombe gravement malade et guérit lentement. Il écrit son amour dans le « *Printemps* », grand recueil de poésie jamais publié de son vivant. En effet il reste un manuscrit jusqu'au XIXème siècle.

Le poète perd également une solide amitié, l'âme de sa Cause.

Pourquoi ce contexte unique est la cause de traumatismes amicaux ?

L'année 1577, fin de la sixième guerre de religion, est une dure année pour Agrippa d'Aubigné. D'abord il participe avec Henri de Navarre au combat de Casteljaloux où il est grièvement blessé, frôlant encore une fois la mort de près. Il réalise une première ébauche des « *Tragiques* » parus quarante ans plus tard. Mais il constate avec haine que les deux Henri, le roi Henri III et Henri de Navarre, beaux-frères, pactisent. Leur intérêt commun les positionne au-dessus des conflits religieux.

Agrippa quitte Navarre fortement déçu car il trahit la Cause, il ne lui pardonne pas. Il séjourne deux ans chez lui aux Landes-Guynemer d'octobre 1577 à octobre 1579. Toutefois il se rend à la cour de Nérac où vit Henri de Navarre et Marguerite de Navarre qui n'est pas la reine Margot décrite par Alexandre Dumas mais qu'Agrippa déteste fortement. Ensuite, il se marie avec Suzanne de Lezay ayant besoin de l'appui d'Henri de Navarre pour prouver quelques quartiers de noblesse.

Quand en juin 1589 Henri III meurt, assassiné par Jacques Clément, avant de mourir il reconnaît son cousin et beau-frère Henri de Navarre comme successeur.

La conversion d'Henri de Navarre et son abjuration à Saint-Denis le 25 juillet 1593 se déroulent sans d'Aubigné absent volontairement de cette « grande abomination ». Pour lui cette abjuration a pour conséquence le ralliement de villes ligueuses et de leurs chefs, d'autres huguenots se sentent lâchés et pour Agrippa « nous voilà au plus misérable estat que nous ayons esté depuis les feux ! ». La paix de Nantes ou édit de Nantes en 1598 met fin à la huitième et dernière guerre de religion. Elle instaure la paix religieuse, permet la libre conscience, mais pour d'Aubigné, cet édit est un échec et se retire en Vendée.

Navarre est sacré roi à Chartres, pas à Reims tenue par les Guise, et fait son entrée dans Paris le 22 mars 1594 avec clémence

sans arrestations, ni confiscations, ni pillages sachant que les Parisiens ne lui sont pas favorables. Pour Agrippa d'Aubigné 1595 est la double douleur, l'abjuration et le décès de Suzanne de Lezay. Mais le poète se réconcilie avec Henri IV, amer de le voir entouré de catholiques. Cet acte politique porte un coup décisif à la Ligue protestante. C'est avec l'état d'esprit d'un vaincu qu'il voit s'achever la guerre civile.

Le « triomphe de la vraie foi » autour d'un prince protestant dans une France regroupée s'écroule. En cette fin de siècle monte une nouvelle génération de catholiques et de protestants qui n'a pas connu les guerres de religion. Des fils de martyrs passent dans le camp opposé « *des bourreaux* » de leur père.

D'ailleurs son fils Constant le fait! Agrippa d'Aubigné rédige le livre sept *Jugement* des « *Tragiques* ». Pour lui, l'honneur du protestantisme est attaqué par la contre-offensive catholique d'où la nécessité que de bons serviteurs de la Cause réagissent, les « Fermes » dont il fait partie. Agrippa n'est pas aimé des catholiques et des réformés modérés qui le surnomment « le bouc du désert ». Il en garde le pseudonyme avec l'acronyme L.B.D.D.

L'assassinat d'Henri IV le 14 mai 1610 et à nouveau une Régence avec Marie de Médicis, permettent à Agrippa d'Aubigné de repartir pour la Cause protestante, il fait partie toujours « des Fermes ». Reprenant les armes

sous Louis XIII il doit se réfugier à Genève, étant toujours un auteur engagé.

Un auteur très engagé malgré des traumatismes importants

Passionnément engagé dans l'action politique et guerrière, en effet, Agrippa d'Aubigné est soldat, poète et mystique. « L'une des plus expressives figures de cette race d'autrefois » écrit Sainte-Beuve au XIX^{ème} siècle. C'est à ce siècle que d'Aubigné est découvert sortant de l'oubli. Ses contemporains n'étaient pas encore prêts à le lire, même ceux du début du XVII^{ème} siècle. Le contexte ne s'y prêtait plus. La Cause protestante allait perdurer jusqu'à la

révocation de l'édit de Nantes en 1685. Car d'Aubigné est un violent.

Depuis son enfance il en est d'abord un témoin impuissant puis un acteur impartial, intolérant, fanatique. Sa haine farouche s'explique par les combats féroces observés depuis son jeune âge. Sa promesse de vengeance imposée par le père, l'amène à défendre avec fougue la Cause protestante jusqu'à en être dans la partie la plus intégriste des protestants surnommés « les Fermes ». Enfin par son immense culture, notamment la connaissance en hébreu des textes bibliques et par son éloquence, il met son talent « à la cause de ses frères protestants et de son Dieu, des humbles, des faibles de la France » écrivent Lagarde et Michard.

Sa culture humaniste et huguenote transparaît avec une justice « juste » dans le Livre III, *Chambre dorée* ainsi que le rejet total des vices et des cruautés dénoncés dans le livre II, *les Princes*. Une foi fervente l'anime, sa vie entière tout comme elle est omniprésente dans son œuvre. D'ailleurs sa vie suit en parallèle les années 1560-1569. Elles sont les témoins d'un nouveau durcissement. Le colloque de Poissy en 1560 réunissant des catholiques et des protestants sous l'initiative de Catherine de Médicis est un échec.

L'édit de 1562 reconnaît le culte protestant hors des villes. Mais les tensions sont vives, à Vassy le premier mars 1562 le

duc de Guise et son armée en entendant les psaumes en français massacrent des protestants. Cette « première Sainte Barthélémy » dit Michelet provoque trois mille victimes dans la violence par emprisonnements, noyades, étranglements, bûchers. Des témoins venant chez Béroalde où vit Agrippa d'Aubigné parlent d'horreur, de colère, de haine, de peur. A partir de là sa vie se confond avec les évènements.

En même temps ces luttes fratricides ont de profondes répercussions sur la littérature française, des auteurs et leurs œuvres en étant fortement imprégnés. Des poèmes patriotiques apparaissent comme ceux de Du Bellay « *la Remontrance au peuple français* » (1559) et de Ronsard « *Discours des misères de ce temps* » (1562-1563). Côté protestant,

Agrippa d'Aubigné commente avec exaltation les événements dans « *les Tragiques* ». C'est l'apparition des genres inédits ou renouvelés par l'actualité sous forme de dissertations ou de discours politiques comme « *la République* » de Jean Bodin, des chroniques ou les mémoires de Monluc, d'Aubigné.

Une nouvelle littérature apparaît vivante, vibrante, pleine de verve ou de gravité. Les poètes protestants, mêmes disciples de Ronsard comme d'Aubigné et du Bartas, en viennent à préférer, à l'imitation de l'Antiquité, l'inspiration biblique. Avec la Bible c'est tout un courant nouveau, ardent, passionné, épique qui traverse et anime la littérature. Si Ronsard défend la cause catholique et l'autorité royale il reste poète avant tout.

D'autres vies et œuvres sont marquées tout entières par les guerres de religion.

Les écrivains sont aussi capitaines et prennent parti dans la lutte, Monluc côté catholique, d'Aubigné côté protestant alors que des modérés comme Bodin recherchent la conciliation. Il est difficile pour les écrivains et les poètes d'éducation humaniste au XVIème siècle de ne pas rester insensibles face à ces évènements d'une violence inouïe entre les hommes. Violence liée au vide juridique à l'époque concernant les droits de l'homme, violence liée aux multiples hésitations et contradictions du pouvoir politique concernant la Réforme protestante.

Par malchance s'ajoute l'instabilité politique suite au décès inattendu d'Henri II.

Ses fils trop jeunes se succèdent rapidement sous la pression des intrigues et d'une santé fragile.

Puis l'édit de Saint Maur en septembre 1568 radicalise la crise religieuse. Le culte protestant est interdit, les ministres du culte doivent quitter le royaume dans les quinze jours. La lutte impitoyable entre les deux partis reprend avec « une sauvagerie inouïe, une violence des passions religieuses » précise Madeleine Lazard. La situation est rendue compliquée et confuse parce que les Grands du royaume constatant l'affaiblissement monarchique reprennent « leurs ambitions de grands féodaux pour la conquête du pouvoir » et s'assurent « d'une clientèle attachée par

intérêt à leur personne » complète Madeleine Lazard et cela brouille « les cartes ».

Si les hostilités sont suspendues à cause d'un hiver exceptionnellement rigoureux, 1568-1569, la violence des combats redouble au printemps suivant à la Roche-l'Abeille où d'Aubigné est présent, « le carnage y fut grand et cruel et sans peu de rémission » selon Brantôme. Coligny remplace Condé, « assassiné » car tué par derrière à Jarnac ce qui indigna d'Aubigné. En même temps Jeanne d'Albret présente solennellement son fils Henri de Navarre âgé de seize ans.

La vie d'Agrippa d'Aubigné amène deux réflexions

La première concerne les états physiques et moraux de l'auteur tout au long de sa vie. Jeune à Paris, il « voit » sa mère sous la forme d'une silhouette blanche dans sa chambre. Très choqué, il reste alité avec une forte fièvre pendant quinze jours. Au siège d'Orléans, il échappe miraculeusement de la peste gardant quelques signes au front. Ses premières armes passionnées, violentes et cruelles en Vendée lui causent une grave crise morale, le remords est tel qu'il en est fortement affecté, délirant plusieurs jours.

Quelques années après, attaqué avant d'arriver au château de Talcy, il reste dans le

coma plusieurs jours. Des combats le laissent pratiquement pour mort et pourtant il se relève.

C'est dire qu'Agrippa d'Aubigné est une force hors du commun et que cela n'est pas sans conséquences sur ses œuvres, notamment les *Tragiques*.

La seconde réflexion complète la première. Point de philosophie au XVIème siècle concernant le partage des pouvoirs analysé par Montesquieu et où la justice serait indépendante du politique. Dans *l'Esprit des Lois* publié en 1758 le philosophe traite, deux cents ans plus tard par rapport aux guerres de religion du XVIème siècle, dans le livre XXIV « *Des lois dans le rapport qu'elles ont avec la religion établie dans chaque pays, considérée*

dans ses pratiques et en elle-même » et dans le livre XXV « *Des lois dans le rapport qu'elles ont avec l'établissement de la religion de chaque pays et sa police extérieure* ».

Point de tolérance surtout religieuse au XVIème siècle également, il faut attendre l'engagement de Voltaire pour la liberté religieuse avec l'affaire Calas exécuté en 1762, un protestant injustement accusé d'avoir tué son fils qui aurait voulu se convertir au catholicisme. L'année suivante Voltaire publie *Traité sur la tolérance*. Son énorme retentissement amène à la réhabilitation de Calas deux ans plus tard. Le philosophe dit en particulier « Jamais, depuis le jour de la Saint-Barthélemy, rien n'a tant déshonoré la nature humaine ».

Et même si Voltaire n'a pas de sympathie particulière pour le protestantisme établi, il écrit en 1769 « Il y a dans le royaume des Francs environ trois cent mille fous qui sont cruellement traités par d'autres fous depuis longtemps ». Point de liberté et d'égalité à au XVIème siècle, quand Jean-Jacques Rousseau dans le *Contrat social* publié en 1762 écrit « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers ». La liberté existe naturellement mais la vie sociale engendre des inégalités entre les hommes contraints de se soumettre par la force à l'ordre politique source d'injustices et d'inégalités. C'est bien la situation de la France dans la seconde moitié du XVIème siècle entre les catholiques et les protestants.

La conception de Rousseau sur la liberté et l'égalité entre les hommes inspire la rédaction de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* en 1789 reprenant exactement les mêmes termes de Jean-Jacques Rousseau « tous les hommes naissent libres et égaux en droits ». L'article 10 reconnaît la liberté de culte.

Ainsi dans le contexte de l'époque au XVIème siècle il n'y a pas encore de place aux droits de l'Homme, la preuve en est dans l'étude des *Tragiques*.

L'étude des *Tragiques* dont un extrait de texte de *Misères*.

3.1) - Que sont les Tragiques ?

La tragédie humaniste est un genre théâtral du Théâtre de la Renaissance. Elle consiste en une déploration passive d'une catastrophe. Le personnage est une victime, cette tragédie est essentiellement statique et linéaire voire pathétique. La tragédie met en scène des passions nobles et fortes, ici le religieux. Elle part de quelques règles principales qui sont la division en cinq actes, pas plus de trois personnages parlant en même temps, le début de la pièce doit être le plus près possible du dénouement. Les

synonymes peuvent être catastrophe, drame, évènement. Deux sens possibles existent.

D'abord une œuvre dramatique souvent portée au théâtre où les actions prennent un caractère passionnel et se terminent généralement mal. Ensuite le second sens est un évènement funeste, un drame, une catastrophe, inspirant une émotion intense, par un caractère effrayant ou funeste. Une pièce de théâtre dont le sujet est le plus souvent emprunté à un mythe ou à l'histoire, mettant en scène des personnages illustres et représentant une action destinée à provoquer la pitié ou la terreur, par le spectacle des passions humaines et des catastrophes qui en sont la fatale conséquence.

Les *Tragiques* se situent dans le dernier sens. En effet, «ils sont conçus à la fois comme une arme contre les rois persécuteurs et leurs partisans. Ils sont comme une parole d'espérance adressée au peuple réformé par un poète-prophète qui se sentait choisi par Dieu pour interpréter le présent à la lumière de la Bible ». Partout pour Agrippa d'Aubigné, la violence d'imprécations apparaît, le ton et les formules sont profondément nourris de prophéties bibliques. Lui sont reprochées dans les *Tragiques* l'ambiguïté politique, sa critique des rois pour défendre le principe idéal du fonctionnement monarchique et le salut de l'Eglise. « Un tel message est fait pour être mal reçu à certains moments historiques ; la difficulté de lecture, l'esprit partisan, le style en rendent l'accès difficile ».

C'est « une apocalypse en vers » publiée en 1616, six ans après la mort d'Henri IV et en porte-à-faux car le contexte historique ayant complètement changé, c'est le début du triomphe de la Contre-Réforme. Si Agrippa d'Aubigné a commencé sa réflexion en 1577, elle a toujours évolué dans le temps, le poète apportant de nouvelles idées.

Ainsi à leur publication en 1616, les *Tragiques* ont perdu de leur portée, la période a changé, cette œuvre se trouve en décalée. « Un texte en continuelle transformation », « Le combat alors embrasse le cosmos le duel entre Dieu et Satan. il s'élève à la prédiction apocalyptique » précisent les auteurs de la littérature française. L'art des *Tragiques* ne connaît aucun succès sous Louis XIII à cause

de sa violence partisane. Il faut attendre le XIXème période du romantisme.

Les *Tragiques* sont un immense poème de 9302 alexandrins répartis en sept chants ou livres. Parmi l'œuvre considérable et variée d'Agrippa d'Aubigné, histoire, lyrisme, satire, épopée, pamphlets, poèmes, les *Tragiques* constituent l'épopée de la foi, un long poème en sept livres présentant un double aspect. En effet, « C'est un terrible cri de haine et de malédiction contre les catholiques et un hymne à la gloire des protestants persécutés et de leur Dieu » indiquent Lagarde et Michard. Une rancœur traduite par une verve satirique comme dans le Livre II *Princes*, par l'injure et l'anathème, blâme solennel.

Les *Tragiques* sont une véritable épopée digne parfois de rivaliser avec la *Divine Comédie* de Dante. Cette œuvre se rattache à l'épopée avec un héros ici les protestants qui, par des exploits ou des sacrifices, représentent le Bien par opposition aux catholiques représentant le Mal. Une épopée protestante qui est comparée également à celle des chrétiens au temps de leurs persécutions par les Romains encore païens mais aussi à celle des juifs. Pour Agrippa d'Aubigné, les protestants sacrifiés et vaincus sont victorieux tandis que les catholiques triomphants sont perdants, condamnés par Dieu.

Le lecteur est rassasié d'horreur renforcée « par des longueurs, des répétitions, des outrances, un réalisme osé,

une rhétorique lassante » rajoutent Lagarde et Michard. Les *Tragiques* décrivent « des fresques puissantes, des visions apocalyptiques, une puissance verbale rare et un don du rythme » rajoutent-ils. Victor Hugo doit beaucoup à d'Aubigné lorsqu'il écrit les *Châtiments*.

Cette épopée se compose de sept livres dont certains titres sont évocateurs *Misères, Les Feux, les Fers, Vengeances, Jugement*. Ils parlent de patrie déchirée, de persécutions, de massacres sur à peu près dix mille vers. Ces livres correspondent à sept étapes s'effectuant par palier. C'est un poème développé en strates successives avec l'omniprésence de Dieu. Le chiffre sept signifie plénitude et perfection dans l'apocalypse hébraïque.

Dans le Livre I, Agrippa d'Aubigné dresse un piteux état du royaume de France en général au XVIème siècle alors que dans les chants II, III IV, sont élucidés les causes des misères. Dans ce long poème, le protestant Agrippa d'Aubigné dépeint avec fougue et intransigeance le tableau de la France déchirée par les guerres de religion. Sa poésie est nourrie par « l'obsession du sang et de la mort, le heurt constant des images violentes, le climat de la guerre civile ».

D'Aubigné est le représentant le plus typique dans la littérature du XVIème siècle de goût baroque. « Un art original au service d'un tempérament puissant et d'une foi brûlante ». Récemment le terme « baroque » a été adopté par l'histoire littéraire. En littérature, les

œuvres des écrivains baroques se singularisent par leur fascination pour le changement, le mouvement, l'instabilité des choses. L'ostentation et la mort sont aussi des thèmes récurrents propres au baroque. Le mouvement baroque est apparu dans un contexte politique, scientifique et théologique particulier. C'est un mouvement littéraire qui succède au mouvement humaniste. Le mot baroque caractérise une période de 1570 à 1660.

Loin de chercher la régularité dans leurs thèmes et dans leurs formes, les œuvres baroques cultivent la mobilité, l'instabilité, la métamorphose et la domination du décor selon Jean Rousset, dans *L'Intérieur et l'extérieur. Essais sur la poésie et sur le théâtre au XVII^e siècle* en 1968. Elles

traduisent une vision déchantée, voire tragique du monde, fortement influencée par les guerres de religion, la France entre 1648 et 1652, les épidémies et les famines, ainsi que les révoltes populaires.

Deux thèmes dominent la préciosité et le burlesque avec pour ce dernier, trois nuances la parodie, la satire et le grotesque. C'est pourquoi dans sa préface *Agrippa d'Aubigné, les Tragiques*, Frank Lestringant parle d'« un livre qui brûle », « inopportun, anachronique et d'un style passé de mode, le poème est un brûlot lancé depuis le désert huguenot dans la France catholique ».

Les *Tragiques* sont remplis d'étranges métaphores, procédé consistant par analogie

à donner à un mot un autre sens attribué généralement à un autre mot. Tout rêve se dégrade alors en cauchemar. Après Amboise, Talcy, Casteljaloux, peu à peu les *Tragiques* deviennent l'œuvre d'une vie dont la composition s'étend de 1577 à 1616. En 1577, à 27 ans, Agrippa d'Aubigné commence la rédaction des *Tragiques*, son œuvre la plus célèbre, un violent réquisitoire contre les persécutions subies par les protestants.

Pendant trente-neuf ans d'Aubigné reprend ce poème pour l'enrichir en ajoutant ou en déplaçant haines, désillusions, rancœurs, mépris et confiance dans le triomphe final de l'Eglise. Il y confie ses sentiments. Œuvre de propagande qui se veut efficace mais qui touche-t-elle ? Des

protestants comme lui, intolérants et extrémistes, les « Fermes » mais pas les modérés, ni les prudents protestants ni les catholiques. D'Aubigné a pour objectif d'écrire pour choquer et non pour plaire. Il sait cultiver la violence verbale, la discordance provoquant indignation et dégoût. A son époque beaucoup de ses contemporains ne sont pas prêts à partager cela.

Grâce à l'inspiration biblique, d'Aubigné donne aux évènements du XVIème siècle la valeur de mythes éternels. C'est tout le genre humain qu'il appelle à comparaître devant Dieu. Les *Tragiques* mêlent les apports d'une culture humaniste et d'une culture biblique. Pour d'Aubigné c'est une répétition de l'histoire, les hébreux, les premiers chrétiens à

Rome, et au XVI^{ème} siècle la lutte pour une réforme religieuse fondée sur les Ecritures.

Dans cette œuvre le texte biblique soutient l'inspiration poétique. Agrippa se sent en parfaite communauté de sentiments avec les prophètes bibliques. La fin des *Misères* est un véritable centon, pièce littéraire en prose ou en vers, constituée d'extraits provenant ici de versets bibliques. En effet il a la connaissance parfaite de l'hébreu, le contact permanent avec le texte d'origine qui lui permet de transposer facilement et fidèlement. Il n'utilise pas la Bible comme le font les poètes de la Pléiade, mais il en exploite la violence des images. Les *Tragiques* parlent de la tragédie, une nouveauté au XVI^{ème}, apparue vers 1522-1523 avec Jodelle. Une tragédie qui à l'époque, n'est pas « Encore

une action mais comme la longue déploration d'une infortune exemplaire » précise Madeleine Lazard. Dans les *Tragiques*, la répétition de l'histoire se traduit également par la coexistence du temps historique et le hors-temps divin.

Des « images violentes » destinées à toucher l'esprit du spectateur-lecteur « un théâtre de cruauté » dit Marc Fumaroli, historien, essayiste et académicien français spécialiste du XVIIème siècle. Le poète plante un cadre tragique comme s'il était sur une scène de théâtre afin de choquer ses lecteurs. Précisons encore qu'à l'époque point de photographies et de films pour bien mettre en valeur cette violence sanguinaire.

D'Aubigné utilise le dernier des trois principes de la rhétorique classique à l'époque *docere* (Instruire), *delectare* (Plaire), *movere* (Emouvoir). Pour lui il faut « esmouvoir le lecteur ». Agrippa d'Aubigné espère au moyen de l'émotion tragique susciter l'indignation et inciter à l'action les huguenots fidèles après Henri IV.

C'est en 1616 à Maillé, qu'Agrippa d'Aubigné fait imprimer clandestinement et à ses frais les *Tragiques*. Il a soixante-cinq ans. Il le publie sous l'anonymat L.B.D.D.

« Le Bouc du Désert », surnom qui lui a été donné. C'est une œuvre engagée au service d'une cause, c'est rappeler à ses coreligionnaires les glorieux martyres et les luttes où les huguenots ont combattu avec courage et avec foi. L'objectif de d'Aubigné

c'est de ranimer la flamme d'un parti protestant menacé. Le poète restera en guerre jusqu'à sa mort. Les *Tragiques* prolongent dans la plume le combat du « violent partisan » par l'épée. Son entêtement à défendre cette cause jusqu'à la fin, fait de d'Aubigné « le dernier représentant de la vieille phalange huguenote » précise Madeleine Lazard, un des derniers « Fermes ».

La violence par la plume, elle est présente dès le début des « *Tragiques* » dans le Livre I, *Misères*. Comment s'organise-t-elle ?

3.2) Misères, pourquoi ce nom est donné ?

Dans le poème engagé *Misères*, extrait du *Livre I*, Agrippa d'Aubigné rend compte d'une France déchirée par les guerres civiles, caractérisées par la violence religieuse entre protestants et catholiques. C'est un paradoxe de constater que les Français de l'époque se divisent profondément alors que les écrits sont exprimés dans la langue unitaire. *Misères*, ce sont les insoutenables souffrances du peuple, le poète utilise des mots clés qui reviennent souvent dans l'œuvre, couteau, fer, poison, sang, symboles à la fois de la guerre et du massacre. C'est un provocateur dans le macabre, il n'écrit pas pour plaire mais pour choquer, heurter, irriter, cultiver la violence verbale, la discordance provoquant indignation et dégoût, chez le lecteur.

Le Livre I *Misères*, poème le plus connu, donne « le tempo » à l'œuvre, une allégorie remarquable des vers 1 à 1380.

L'extrait étudié, des vers 97 à 130, est le plus célèbre plongeant les lecteurs dans la violence excessive, le dégoût et l'intolérance. En effet au sang s'oppose le lait symbole de l'amour maternel, de la richesse détruite notamment dans l'allégorie de la France. Tout se lit et se dit automatiquement et sans faille. D'Aubigné prend parti pour les protestants, se montre du côté de Jacob « sa juste colère ». Ce passage est un exemple de la tonalité des *Tragiques* « l'obsession du sang et de la mort, le heurt constant des images violentes, le climat de la guerre civile ».

Le poème est construit sous la forme d'alexandrins avec des rimes plates ou suivies. Il se compose de deux grandes parties, la première légèrement plus longue que la seconde.

D'abord, les vers 1 et 2 introduisent le contexte, puis d'Aubigné s'adresse au lecteur pour parler de la France « Je veux peindre la France une mère affligée ». L'utilisation du verbe "peindre" suppose bien une construction progressive d'une situation de la même manière comme si cela était un tableau. Dès ce premier vers, Agrippa d'Aubigné montre ses intentions en précisant le contexte.

La France « affligée » donne la première touche du tableau ayant pour couleur la peine. Le poète utilise une métaphore filée le long du texte puisqu'il compare la France affligée à une mère nourricière en détresse. Le champ lexical qui correspond est « *mère* » (vers 97, 110), « *tétins nourriciers* » (vers 100), « *lait* » (vers 104, 125), « *sein* » (vers 121, 128), « *maternel* » (vers 121), « *le suc de sa poitrine* » (vers 125). Les *Tragiques* sont ainsi une scène de "tragédie" théâtrale, une hypotypose telle, une figure de style consistant à décrire une scène de manière si frappante, que le lecteur croit la vivre. C'est un registre tragico-pathétique avec pour thème un combat sanguinaire, épique et fratricide d'une violence sanguinaire, une "tragédie" qui déchire la France, les guerres de religion.

Comment Agrippa d'Aubigné choisit soigneusement les mots qu'il fait rimer ?

En effet la rime les met en valeur dans cette première partie du poème. Les vers 97 à 100 donnent d'entrée le thème, le combat viril de deux jumeaux. En prononçant la dernière syllabe de ces quatre mots « *affligée, chargée, bouts, coups* », le lecteur entend une saccade, un battement régulier de coups. Les rimes martèlent. Des vers 3 à 113 la mise en scène du combat avec le champ lexical de l'action violente « *empoigne, à force de coups d'ongle, de poings, de pieds, combat, colère, rage, coups, cris, brise, fait dégât, arrache, se défend, rend, guide, ...* » ou celui du ressenti haineux « *méprise, trouble, acharné, ...* »

introduit le lecteur de suite dans la spirale infernale de l'horreur.

Les sonorités rendent bien l'idée du déchirement. Ainsi au vers 104 « *Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux* », le lecteur lit et entend l'opposition entre les dentales dures « d » et les assonances douces « u ». Il en est de même au vers 108 « *Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui* » avec l'opposition entre les allitérations de début de vers en « d » et en « t » et l'allitération en « s » de la fin. S'ajoutant aux champs lexicaux il faut noter l'importance du rythme, de la musique des mots, du tempo qui est le fait du « diseur » en poésie.

Les groupes rythmiques ou hémistiches de six syllabes séparés par les césures

renforcent la puissance du récit épique avec par exemple le vers 99 «*Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts* » ou le vers 111 «*Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,* ». D'autres vers par l'emplacement des césures maintiennent ce rythme haletant significatif du combat qui se joue «*orgueilleux, empoigne ; nourriciers ; puis ; pieds, il brise ; acharné, cet Ésau ; se défend, et sa juste* ».

S'ajoutent des enjambements «*Des tétins nourriciers ; D'ongles, de poings, de pieds ; Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère ; Que l'un gauche malheur ils se crèvent les yeux* ».

Les deux derniers sont des vers complets renforçant chez le lecteur l'idée de puissance du combat tragique et violent. Cette première partie avec des champs lexicaux dans le thème du combat tragique et violent est riche d'une vingtaine de vingt rimes riches «*orgueilleux, nourriciers, malheureux...* » et d'une trentaine de rimes suffisantes « *ongles, crèvent, gauche ...* ».

Les sonorités du poème par les allitérations et les assonances complètent ce tableau. D'Aubigné utilise les assonances « o », « oi », « ou », en les plaçant sous des accents rythmiques représentés par des syllabes soulignées ci-dessous des vers 99 à 101 par exemple. Ces voyelles graves ou sombres par leurs effets sonores produisent du sens, une harmonie sonore qui mime les

coups alors que les rimes masculines et pauvres l'emportent « forts, bouts, coups, poings, pied » :

*...Le plus fort,
orgueilleux, empoigne
les deux bouts Des
tétins nourriciers ; puis,
à force de coups
D'ongles, de poings, de
pieds,...*

Dans les vers 111 à 114 les allitérations avec les « l » montrent le combat qui se déroule. Brusquement il s'aggrave, le poète fait pleuvoir les coups en renforçant cette allitération par les assonances en « ou » :

*Ni les soupirs ardents,
les pitoyables cris, Ni
les pleurs réchauffés ne
calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide
et leur poison les
trouble, Si bien que leur
courroux par leurs
coups se redouble.*

Les vers 111 et 112 débutent par un parallélisme ou anaphore indiquant un combat à forces égales « Ni ., Ni. » puis les voyelles aiguës « i, é » avec les adjectifs « ardents » et « pitoyables » et les occlusions sourdes « p » dominant et « t » et « c » indiquent un combat violent et à son paroxysme.

Les vers 115 et 116 terminent momentanément le combat, d'Aubigné utilisant les allitérations en « f » et en « l », l'effet recherché étant la fin d'un combat exténué où les adversaires, les deux partis religieux, sous la métaphore des jumeaux s'autodétruisent « *Ils se crèvent les yeux* ». Cette première partie du poème montre un combat violent, sans pitié se terminant par aucun gagnant. Les deux champs lexicaux de la violence et de la douleur se croisent dans cette partie « *colère, rage, défend, rend, redouble, combat, furieux, conflit, crève, coups, courroux* » et pour la douleur « *soupirs, cris, pleurs, trouble, gauche, malheur* ».

Esau représente le parti catholique dominateur « *ce voleur acharné, cet Esau* »

malheureux, Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux... ». Jacob représente le parti protestant dominé voulant leur indépendance « *Mais son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshui, Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui, A la fin se défend, et sa juste colère Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère... ».*D'Aubigné, expert en récits bibliques empruntent ces deux prénoms à la *Genèse 25.19-34*. En effet, dans le passage de la naissance d'Esau et de Jacob, fils d'Isaac et de Rebecca, l'Eternel a exaucé à cette dernière stérile, le vœu d'avoir des enfants.

Il lui précise «Il y a deux nations dans ton ventre, et deux peuples issus de toi se sépareront. Un de ces peuples sera plus fort

que l'autre, et le plus grand sera asservi au plus petit ... Le premier sortit roux et tout couvert de poils, comme un manteau. On l'appela Esau. Ensuite sortit son frère, dont la main tenait le talon d'Esau. On l'appela Jacob. Esau devint un habile chasseur, un homme de la campagne, alors que Jacob était un homme tranquille qui restait sous les tentes... »
extraits de la *Genèse*.

Synthèse d'histoire littéraire sur le XVIIe siècle

Dates politiques à retenir 1589 → 1610 :
règne de Henri IV. 1598 : édit de Nantes.
Chacun est désormais libre d'exercer sa
religion. 1610 → 1614 : régence de Marie de
Médicis. 1617 → 1643 : règne de Louis XIII.
1618 → 1648 : « Guerre de Trente Ans ».
1635 : fondation de l'Académie française par
le cardinal de Richelieu. 1643 : mort de Louis
XIII. 1643 → 1661 : régence d'Anne d'Autriche
avec son ministre Mazarin. 1661 → 1715 :
règne de Louis XIV. 1648 : « La Fronde ».
1672 → 1678 : guerre France / Hollande.
1685 : l'édit de Nantes est révoqué par Louis

XIV. 1686 → 1697 : guerre de la Ligue d'Augsbourg. 1715 : mort de Louis XIV.

La prose d'idées (lettres, portraits, maximes, discours, dialogues, pensées, etc.) À partir de 1630, René Descartes (1596-1650), philosophe, mathématicien et physicien français, marque le XVIIe siècle. Règles pour la direction de l'esprit (1628) et ensuite le Discours de la méthode (1637) sont ses principales œuvres philosophiques.

Des genres nouveaux (ré)apparaissent : les lettres, les maximes et les portraits. La marquise de Sévigné (1626-1696) publie ses Lettres qui sont les chroniques de la Cour. En 1656, Blaise Pascal (1623-1662) défend le jansénisme (doctrine selon laquelle nul ne

peut être sauvé sans l'intervention de la grâce divine) avec *Les Provinciales*.

La Rochefoucauld (1613-1680), avec ses *Maximes et sentences morales* (1664) et Jean de La Bruyère (1645-1696), avec *Les Caractères* (1688), vont porter ces genres à leur apogée et la littérature morale se transforme en satire sociale. Ils permettront aussi d'ouvrir la voie à l'esprit de réforme du XVIIe siècle. Le roman Au XVIIe siècle, le roman apparaît dans la littérature comme un espace de liberté. Néanmoins, les romans ne sont pas épargnés par les métamorphoses du XVIIe siècle.

La « folie du romanesque », présente au début du XVIIe siècle, est marquée par le

merveilleux, le spectaculaire et l'excessif. Madeleine de Scudéry (1607-1701) exploite la veine du roman héroïque avec ses écrits épiques : Artamène ou le grand Cyrus (1649-1653 ; cf. Artamene.org), Clélie (1656). Quant aux « histoires comiques », elles ont été inspirées par le goût des bourgeois. Charles Sorel répond donc à ce courant romanesque avec La Vraie Histoire comique de Francion (1622).

Viendront ensuite les romans de Scarron et de Furetière. Mais c'est bien l'œuvre de Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves (1678), qui demeurera le « joyau du Grand Siècle ». La poésie (baroque) Après les œuvres poétiques remarquables du XVI^e siècle, le XVII^e apparaît comme peu inventif.

Cependant, l'âge baroque voit, au début du siècle, une « révolution » : la noire inspiration des « vers funèbres » et la somptuosité d'images surprenantes avec Saint-Amant, Tristan L'Hermite, etc.

Malherbe est le principal artisan de cette évolution décisive. Ses œuvres jouent en outre un rôle essentiel dans la formation de la doctrine classique. Il réforme également la langue française afin d'en finir avec les archaïsmes et les mauvais usages. D'autre part, La Fontaine, avec les Fables, réalise un parfait équilibre entre les exigences classiques et une éblouissante fantaisie. Le théâtre Le XVIIe siècle fut l'âge d'or du théâtre.

Jean Mairet (1604-1686) et Jean Rotrou (1609-1650) en sont les représentants avec leur tragi-comédies (genre théâtral dont l'intrigue est caractérisée par un dénouement heureux, à l'inverse de la tragédie). Une tragédie fameuse : Le Cid de Corneille. La règle des trois unités est instaurée : l'action doit se dérouler en un jour, en un lieu et il ne doit y avoir qu'une seule intrigue.

Par ailleurs, les pièces ne doivent présenter rien d'extravagant et de choquant. Ces nouvelles règles, qui rendent le théâtre moins libre, permettent à la comédie de prendre une place très importante avec, notamment, Molière et son Malade imaginaire dont le but est de « corriger les vices en les ridiculisant ».

Nicolas Boileau (1636-1711), Satire X « Sur les femmes » (1694, fin de la rédaction en 1692), extrait Cette Satire s'inscrit dans la querelle des Anciens et des Modernes. Les Modernes y ont lu un refus de la société nouvelle et l'ont mal reçue.

Il faut noter que les femmes étaient les adversaires plus ou moins déclarées des Anciens : elles étaient en effet considérées, pour certains, comme étant responsables de l'évolution des goûts et des mentalités. La modernité mondaine de l'époque, construite dans les salons tenus par des femmes, allait contre la doctrine classique et le culte de l'Antiquité.

La Satire X est une suite de portraits de femmes. Après avoir peint le tableau des libertines, des coquettes, des passionnées du jeu, des dépensières, etc., Boileau ne parvient pas à « quitter le pinceau » et surenchérit de la manière suivante, avec une verve endiablée (énumérations, hyperboles, anaphores, interrogations oratoires, ponctuation expressive).

Littérature française du XVIIIe siècle

La littérature française du XVIIIe siècle s'inscrit dans une période le plus souvent définie par deux dates repères : 1715, date de la mort de Louis XIV, et d'autre part, 1799, date du coup d'État de Bonaparte qui instaure le Consulat et met d'une certaine façon fin à la période révolutionnaire.

Ce siècle de transformations économiques, sociales, intellectuelles et politiques est riche d'une multiplicité d'œuvres qui peuvent se rattacher, en simplifiant, à deux orientations majeures : le mouvement des Lumières et ses remises en cause des bases de la société et, par ailleurs, la

naissance d'une sensibilité que l'on qualifiera postérieurement de préromantique.

La littérature d'idées est illustrée notamment par Montesquieu (Lettres persanes en 1721, Voltaire (romans philosophiques comme Zadig, 1747 ou Candide, en 1759), Diderot ou Rousseau que l'on découvre aussi comme romanciers aux côtés de Prévost, Bernardin de Saint-Pierre, Laclos ou Sade alors que le théâtre retient en particulier Marivaux et Beaumarchais.

Contexte historique

Le XVIII^e siècle va se voir fragiliser progressivement la monarchie absolue avec la Régence de Philippe d'Orléans, puis avec le très long règne de Louis XV et ses guerres perdues (guerre de Sept Ans sur le continent européen et outre-mer, en Amérique et en Inde particulièrement, achevée par le traité de Paris de 1763 qui consacre la puissance de l'Angleterre et le poids de la Prusse).

La monarchie mourra finalement de l'impuissance de Louis XVI : la Révolution de 1789 et ses soubresauts violents transformeront fondamentalement l'Histoire de la France qui deviendra une République le 21 septembre 1792. La naissance en 1776 de la

République des États-Unis d'Amérique, soutenue par la France contre l'Angleterre, symbolise aussi l'entrée dans un monde nouveau à la veille du XIXe siècle où apparaît le personnage de Bonaparte[1].

Par ailleurs, au cours du XVIIIe siècle, la société française change avec l'essor démographique et l'activité d'une bourgeoisie d'affaires et d'entreprises liée au progrès technologique (machine à vapeur - métallurgie) et au commerce avec « les Indes », fondé sur la traite négrière. En même temps se développent les villes avec leurs salons, leurs cafés et leurs académies qui affaiblissent le poids de l'aristocratie dans le domaine culturel comme dans le domaine social où s'affirme peu à peu le tiers état qui

sera le vainqueur des luttes révolutionnaires à partir de 1789. Alors que la grande majorité des écrivains du XVIIe siècle étaient des courtisans à la recherche de mécènes et de protecteurs, le XVIIIe siècle et les siècles suivants voient l'émergence d'une nouvelle éthique de l'écrivain, exprimée à l'origine par Voltaire, consistant en son autonomisation progressive par rapport aux pouvoirs (politiques, religieux).

Cette éthique se construit dans le cadre de la lutte pour la liberté d'expression avec en corollaire une responsabilité accrue de ces écrivains dont les pouvoirs veulent désormais qu'ils répondent de leurs œuvres.

Les mentalités évoluent elles aussi avec le développement de l'éducation et des sciences (Newton, Watt, Volta, Leibniz, Buffon, Lavoisier, Monge...) et la diffusion des œuvres de l'esprit, par le colportage et par le théâtre.

La foi dans le Progrès que symbolisera Y Encyclopédie de Diderot et d'Alembert correspond à une déchristianisation progressive de la société que révèlent les conflits entre le haut et le bas clergé, ou les tensions avec les Jésuites (expulsés du royaume en 1764) ou l'évolution du statut des protestants, admis à l'état-civil en 1787.

Mais l'Église catholique reste un pouvoir dominant qui lutte contre les Lumières en

faisant interdire leurs œuvres et en obtenant, par exemple, la condamnation à mort du huguenot Jean Calas en 1762 ou, pour blasphème, celle du chevalier de La Barre en 1766, barbaries qui susciteront l'indignation de Voltaire.

À la même période, les conquêtes coloniales intéressent toutes les puissances européennes (voir Guerre de Sept Ans) et introduisent l'exotisme et le thème du bon sauvage qui nourriront les arts et la littérature, de Robinson Crusoé à Paul et Virginie par exemple. Les échanges se multiplient et les influences étrangères sont importantes autant pour la marche des idées que pour l'évolution des genres littéraires : c'est vrai en particulier pour l'influence anglaise avec ses avancées

démocratiques (monarchie constitutionnelle) et la création romanesque ou poétique que découvrent beaucoup d'écrivains qui séjournent en Angleterre tout au long du siècle.

L'influence allemande est aussi importante : elle nourrit le changement préromantique des sensibilités avec un apport marqué dans le domaine du fantastique et du sentiment national qui s'accroîtra au siècle suivant.

En ce qui concerne l'art, le XVIII^e siècle présente longtemps un art tourné vers la décoration avec le style Régence et le style Louis XV et ceux qu'on a appelés les « peintres du bonheur » comme Boucher,

Fragonard, Watteau ou Chardin, ou les portraitistes Quentin de La Tour, Nattier ou Van Loo, avant de valoriser, dans la deuxième partie du siècle, un art sensible et moral avec Greuze, Hubert Robert ou Claude Joseph Vernet. La musique française est illustrée par François Couperin et Jean-Philippe Rameau, mais d'autres compositeurs européens dominent le siècle, de Vivaldi à Mozart en passant par Haendel, Bach, Haydn.

Continuateurs des libertins du XVIIe siècle et d'esprits critiques comme Bayle et Fontenelle, ceux que l'on appellera les Lumières dénoncent au nom de la Raison et de valeurs morales les oppressions qui perdurent à leur époque. Ils contestent la monarchie absolue en revendiquant un contrat

social comme fondement de l'autorité politique et une organisation plus démocratique des pouvoirs dans une monarchie constitutionnelle avec une séparation des pouvoirs exécutifs, législatif et judiciaire et militaire (Montesquieu, Diderot, Rousseau entre autres).

Voltaire combat particulièrement les abus du pouvoir (censure, lettre de cachet, collusion avec l'Église) et rêve d'un despote éclairé, conseillé par des philosophes. Par ailleurs, les « philosophes » eux-mêmes, bien que n'étant pas tous issus du Tiers état, défendent une société fondée sur les talents et sur le mérite qui s'oppose à une société de classes (ou de castes) héréditaires, introduisant ainsi les valeurs de liberté et

d'égalité qu'affirmera la République à la fin du siècle.

Ils défendent aussi la liberté de conscience et mettent en cause le rôle des institutions religieuses dans la société. La tolérance est une valeur fondamentale pour ceux qui « nous ont appris à vivre libres » comme le dit la Convention en honorant les cendres de Voltaire au Panthéon.

Bien sûr, le mouvement des philosophes n'est pas uniforme, mais tous fixent pour objectif à l'humanité et plus encore à l'individu, le bonheur, « idée neuve en Europe », hésitant entre le rêve d'un bon sauvage disparu (Rousseau) et une vie de mondain à la recherche du raffinement (Voltaire).

L'optimisme n'est cependant pas triomphant et les auteurs restent lucides : le combat est constant et ils y jouent le rôle fondamental d'agitateurs d'idées.

Les œuvres importantes sont nombreuses et relèvent de différents genres comme le conte philosophique avec Voltaire *Candide* (1759), *Zadig* (1747) ou la satire distanciée avec les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu et les essais comme *De l'esprit des lois* (1748) du même, les *Lettres anglaises* (1734) ou le *Traité sur la tolérance* (1763) de Voltaire, le *Contrat social* (1762) ou *Émile ou De l'éducation* (1762) de Rousseau, le *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot ou *l'Histoire des deux Indes* de l'abbé Guillaume-Thomas Raynal.

Participent aussi à cette littérature d'idées certains aspects des comédies de Marivaux ou de Beaumarchais et bien sûr le grand œuvre de l'Encyclopédie, animé par Diderot et D'Alembert, et ses 35 volumes (textes et illustrations), publiés de 1750 à 1772, ainsi qu'une grande diversité de textes de longueur et d'importance variables : essais, discours, dialogues, entretiens.

Le théâtre du XVIIIe siècle

L'influence des grands dramaturges du « siècle de Louis XIV » persiste sur la scène de la Comédie-Française mais des renouvellements apparaissent avec les tragédies de Voltaire (1694-1778) qui introduit des sujets modernes en gardant la structure classique et l'alexandrin (Zaïre, 1732, Mahomet, 1741) et qui obtient de grands succès. Néanmoins la censure est toujours active comme en témoignent, sous Louis XVI encore, les difficultés de Beaumarchais pour son Mariage de Figaro.

La libération des mœurs de la Régence apporte un autre renouvellement du théâtre avec le retour, dès 1716, des

Comédiens-Italiens chassés par Louis XIV et le début d'une très grande vogue du spectacle théâtral : on se presse pour admirer des acteurs réputés (Lélio, Flaminia, Silvia) et rire des lazzi et du dynamisme des personnages issus de la commedia dell'arte comme Arlequin, Colombine ou Pantalon.

C'est dans cette lignée que trouve place Marivaux (1688 -1763) avec ses comédies qui associent la finesse de l'analyse du sentiment amoureux et la subtilité verbale du marivaudage aux problèmes de société en exploitant le thème emblématique du couple maître-valet. Les Fausses Confidences (1737), le Jeu de l'amour et du hasard (1730), ou l'Île des esclaves (1725) constituent quelques-unes de ses œuvres majeures.

Regnard et Lesage (1668-1747) ont eux aussi marqué la comédie de mœurs avec le *Légataire universel* (Regnard, 1708) et *Turcaret* (Lesage, 1709), mais l'autre grand auteur de comédies du siècle est Beaumarchais (1732-1799) qui se montre habile dans l'art du dialogue et de l'intrigue mais aussi dans la satire sociale et politique à travers le personnage de Figaro, valet débrouillard qui conteste le pouvoir de son maître et qu'on retrouve dans deux œuvres majeures : le *Barbier de Séville* (1775) et le *Mariage de Figaro* (1784).

Le théâtre du XVIIIe siècle est marqué aussi par des genres nouveaux, aujourd'hui considérés comme mineurs mais que

reprendra et transformera le XIXe siècle, comme la comédie larmoyante et le drame bourgeois qui mettent en avant des situations pathétiques dans un contexte réaliste et dramatique qui touchent des familles bourgeoises. Quelques titres explicites : le Fils naturel (Diderot, 1757), le Père de famille (Diderot, 1758), le Philosophe sans le savoir (Sedaine, 1765), la Brouette du vinaigrier (Louis-Sébastien Mercier, 1775) ou encore la Mère coupable (Beaumarchais, 1792).

Mentionnons enfin le développement de genres qui associent texte et musique comme le vaudeville ou l'opéra-comique ainsi que des textes de réflexion sur le théâtre avec Diderot et son Paradoxe sur le comédien, les écrits de Voltaire pour défendre la condition des gens

de théâtre toujours au ban de l'Église et les condamnations du théâtre pour immoralité par Rousseau.

Le roman du XVIIIe siècle

Le roman du XVIIIe siècle est marqué par le renouvellement des formes et des contenus qui préfigurent le roman moderne considéré comme une œuvre de fiction en prose, racontant les aventures et l'évolution d'un ou de plusieurs personnages. Le genre, en pleine croissance avec un lectorat élargi, est marqué par le développement de la sensibilité, par le souci d'une apparente d'authenticité (avec le procédé du manuscrit trouvé, l'emploi de la première personne, de l'échange épistolaire ou des dialogues) et par l'esprit des Lumières

en prenant en compte les valeurs nouvelles d'une société qui évolue.

L'influence de la littérature anglaise est également sensible à travers la traduction des œuvres de Richardson, Swift ou Daniel Defoe. Néanmoins le roman restera, au cours du XVIIIe siècle, un genre en quête de légitimation et de définition, comme le montrent les nombreuses réflexions sur le roman au XVIIIe siècle.

- Les romans philosophiques : on peut discuter le genre des œuvres narratives de Voltaire comme *Zadig* (1747) ou *Candide* (1759) mais l'appellation la plus fréquente aujourd'hui est « contes philosophiques ». La discussion est plus pertinente pour *l'Ingénu*,

plus tardif (1768), qui s'éloigne du merveilleux et introduit une large part de réalisme social et psychologique.

- Les romans réalistes : l'association du réalisme social et du parcours amoureux s'installe au cours du siècle. Citons les romans-mémoires la Vie de Marianne (1741) le Paysan parvenu (1735) de Marivaux, Manon Lescaut (1731) de l'abbé Prévost (1697-1763), le Paysan perversi (1775) et son deuxième volet la Paysanne perversie (1784), roman épistolaire de Restif de la Bretonne (1734-1806)[7]. On peut aussi déterminer un sous-genre né de l'influence espagnole : le roman picaresque avec sa truculence satirique, sa variété des milieux sociaux et l'apprentissage de la vie et qu'illustre l'Histoire

de Gil Blas de Santillane (1715-1735) de Lesage (1668-1747).

Le roman d'imagination est, pour sa part, représenté par des romans d'anticipation comme l'An 2440 de Mercier (1771), des romans fantastiques comme le Diable amoureux de Jacques Cazotte (1772), ou encore par le sous-genre de l'utopie (La Découverte australe par un homme volant, ou Le Dédale français, nouvelle très philosophique, suivie de la Lettre d'un singe, de Restif de la Bretonne, Paris, 1781, ainsi que L'Isle des Philosophes, de l'Abbé Balthazard, Chartres, 1790).

Les romans libertins associent grivoiserie, érotisme, manipulation et jeu social avec

Crébillon fils (le Sopha, 1745), Diderot (les Bijoux indiscrets, 1748 ; la Religieuse, 1760-1796) ; Laclos (les Liaisons dangereuses, 1782) et finalement Sade (Justine ou les Malheurs de la vertu, 1797).

Les romans du sentiment s'imposent dans la deuxième moitié du siècle avec la Nouvelle Héloïse (1761)[8] , le roman par lettres de Jean-Jacques Rousseau (sur le modèle anglais du Pamela de Richardson) qui sera le plus gros tirage du siècle en séduisant par sa peinture préromantique du sentiment amoureux et de la nature, ou Paul et Virginie (1787) de Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814).

Les romans « éclatés » comme Jacques le fataliste et son maître (1773-1778) ou le Neveu de Rameau (1762-1777) de Diderot sont des œuvres assez inclassables mais porteuses de modernité.

La naissance de l'autobiographie moderne au XVIIIe siècle

Le goût des récits de vie est très fort tout au long du siècle avec des œuvres notables comme la Vie de mon père (1779) ou Monsieur Nicolas (1794-1797) de Restif de la Bretonne, mais c'est l'apport essentiel de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) qui fonde l'autobiographie moderne avec les Confessions (1782-1789) et les Rêveries du Promeneur solitaire (1776-1778) dans

lesquelles il nous offre un portrait exemplaire et approfondi de lui-même.

La poésie du XVIIIe siècle

Si la forme versifiée est utilisée avec habileté par Voltaire dans son Poème sur le désastre de Lisbonne ou dans le Mondain, la poésie, au sens commun du terme, ne se libère pas des influences du classicisme (en témoignent Jean-Baptiste Rousseau ou Lebrun Pindare) et l'histoire littéraire ne retient que quelques noms comme ceux de Jean-Jacques Lefranc de Pompignan (1709-1784) (Poësies sacrées) , Nicolas Gilbert (1750-1780) (Ode imitée de plusieurs psaumes, dite Adieux à la vie, 1780), Jacques

Delille (1738-1813) (*les Jardins*, 1782) ou Évariste Parny (1753-1814) (*Élégies*, 1784), ou bien encore, dans une moindre mesure, Lormeau de la Croix (1755-1777) (*Poésies*, publiées posthumes en 1787), qui préparent modestement le romantisme en cultivant une certaine sensibilité à la nature et au temps qui passe.

Mais c'est essentiellement André Chénier (1762-1794) qui réussit une poésie expressive comme dans le poème célèbre de la Jeune Tarentine ou celui de la Jeune Captive (son œuvre ne sera publiée qu'en 1819, bien après sa mort tragique lors de la Terreur)[10].

On mentionnera aussi Fabre d'Églantine pour ses chansons (7/ pleut bergère) et sa

contribution onomastique pleine de poésie à l'élaboration du calendrier révolutionnaire.

Autres genres du XVIIIe siècle

- La critique d'art est inventée par Diderot dans ses Salons où il explore la part de la sensibilité dans l'émotion artistique comme à propos de la poésie des ruines peintes par Hubert Robert.

- Buffon offre quant à lui une réussite littéraire intéressante avec ses écrits de vulgarisation scientifique dans son imposante Histoire naturelle, publiée avec grand succès de 1749 à 1789.

- Le discours politique et sa rhétorique peut être lui aussi d'une certaine façon considéré comme un genre littéraire avec les orateurs de talent comme Mirabeau, Saint-Just, Danton ou Robespierre qui ont marqué la période révolutionnaire.

La littérature française du XVIIIe siècle montre une grande richesse d'œuvres dans tous les genres, en associant plus qu'en opposant l'engagement des Lumières et la naissance de la subjectivité et de la sensibilité, deux valeurs modernes. L'histoire littéraire n'a pas tout retenu mais l'originalité du XVIIIe siècle tient pour une bonne part au fait que l'expression des idées relevait encore de la littérature - ceux qu'on appelle les « Philosophes » étaient des hommes de lettres

à part entière - et les créateurs ne répugnaient pas à faire de leurs romans ou de leurs pièces des œuvres de combat tout en exprimant leur personnalité et leur sensibilité dans une langue qui devenait la langue de la culture de toute l' Europe.